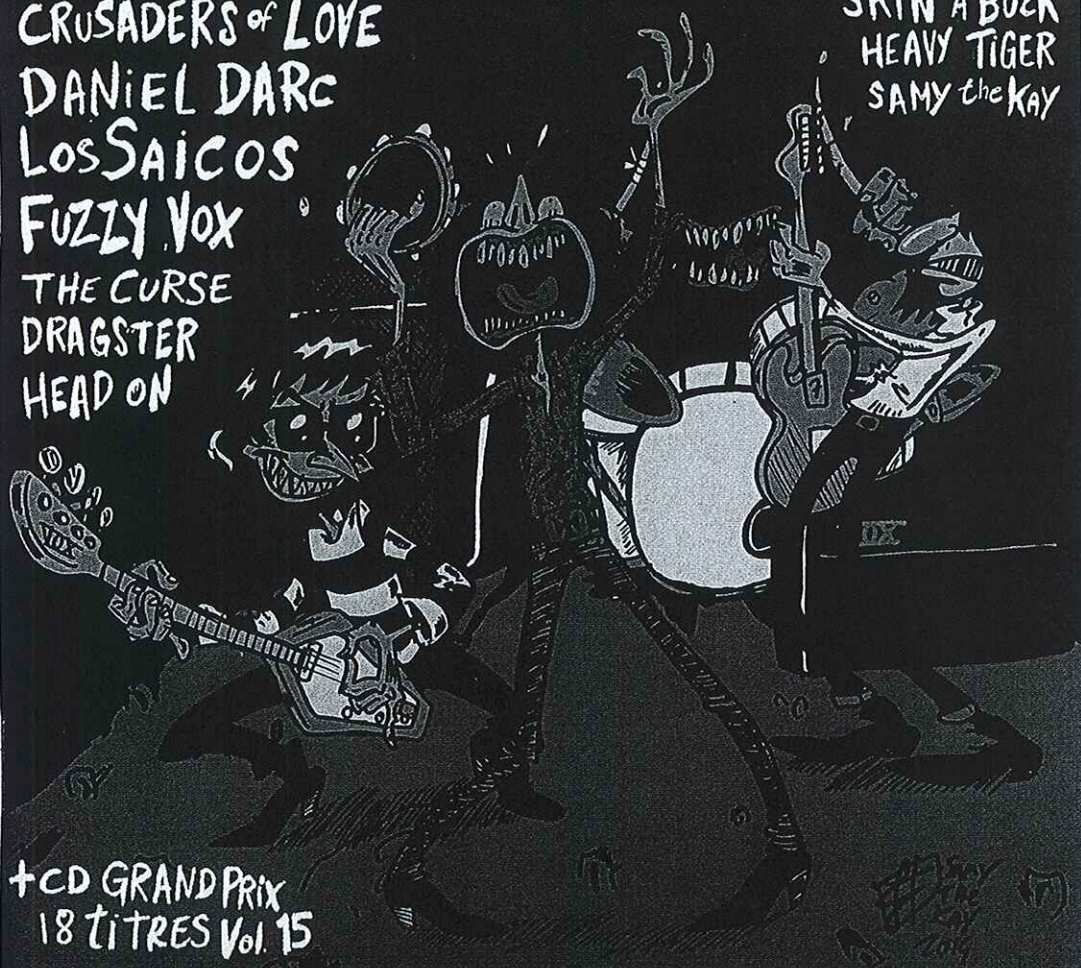


N°46 - 7 €

Rock Hardi

THE NEW CHRISTS
BEAST RECORDS
CRUSADERS of LOVE
DANIEL DARC
LOS SAICOS
FUZZY VOX
THE CURSE
DRAGSTER
HEAD ON

DON JOE RODÉO COMBO
ATOMICS ROTORS
LES VIRGANAUTES
SKIN A BUCK
HEAVY TIGER
SAMY the KAY



+ CD GRAND PRIX
18 TITRES Vol. 15

Daniel Darc

Après avoir été dans les bacs des disquaires, Daniel Darc est désormais dans les rayons des librairies. Biographies, écrivains, journalistes, amis... multiplient les ouvrages sur l'ex-chanteur de Taxi Girl. Jean-François Jacq a fait pour nous un petit tour d'horizon et interviewé deux d'entre eux : Pierre Mikailoff et Christian Eudeline.

Depuis le 28 février 2013, jour de sa disparition, les traces littéraires s'enrichissent. A commencer par « Tout est permis mais tout n'est pas utile » paru en mai 2013, chez Fayard. Autobiographie inachevée constituée d'entretiens recueillis par Bertrand Dicale, se chargeant d'en finaliser l'ensemble.

En septembre de la même année, Christophe Deniau publie « Daniel Darc : une vie fulgurante », chez Camion Blanc, tandis que Pierre Mikailoff, en février 2014, livre « V2 sur mes souvenirs : à la recherche de Daniel Darc », chez Castor Music, reprenant le fil de sa biographie consacrée à Taxi Girl, « Chercher le garçon », paru en 2008, chez Scala. Toujours en février, à quelques jours d'intervalle, c'est au tour de Christian Eudeline de publier « Daniel Darc : une vie », préfacé par Dominique A., chez Ring. Enfin, notons, en juillet dernier, la parution d'un livre hommage collectif « Le saut de l'ange », paru chez MédiaPop.

Soit cinq livres en tout et pour tout, aubaine ou overdose, selon la position que l'on adopte, en un laps de temps très court. Peu nous importe finalement la réponse, retenant à quel point Daniel Rozoum nous manque. En l'état, je m'en tiendrais donc à distiller, via cette interview

croisée, les mots de deux auteurs précités : Christian Eudeline / Pierre Mikailoff, afin d'aborder pour la première fois l'œuvre autant que le sujet, à proprement parler indissociables, Darc, etc.



Taxi Girl 1982

La découverte de Taxi Girl s'est faite via quelle chanson, ou disque, et dans quelle circonstance ? Pierre Mikailoff : La découverte du groupe s'est faite à travers la presse écrite, un entrefilet dans Best, je pense. Avant même de sortir leur premier 45 tours, ils étaient assez présents dans la presse, grâce à leur manager qui inondait les médias de communiqués. Une méthode de management très innovante pour un groupe français. La découverte du son de Taxi Girl, ce doit être « Mannequin », entendu dans une émission d'Europe 1, sur un poste de radio, en mono.

Christian Eudeline : C'est « Mannequin », je suis gamin, 13-14 ans et je l'entends d'abord à la radio ou et à la télé. Je n'ai pas de fric pour m'acheter le maxi, et comme Alexis Quinlin (manager du groupe, Ndlr) est un pote de mon frangin il me l'envoie gratuitement, c'est mon premier service de presse ce maxi 45 tours. Mais je n'ai pas de souvenir précis, où et quand.

As-tu, en tout premier lieu, été fasciné par les mots de Daniel Darc ou par le son du groupe ?

P. M. : Ça format un tout : un son raide, des phrases désincarnées. C'était un vrai groupe, ses composantes étaient indissociables. La musique servait parfaitement les mots et vice-versa. Plus tard, deux

personnages se sont détachés, Laurent Sinclair, le clavier, et Daniel Darc. Laurent, c'était une personnalité solaire, un grand mec, beau, bien looké, qui ne passait pas inaperçu. Daniel semblait plus timide et se tenait en retrait. Je me souviens de la noirceur de ses interviews des eighies, et aussi

de ses références littéraires et cinématographiques inouïes.

C. E. : Fasciné c'est pas le mot, à l'époque mes potes de bahut écoutent au mieux Trust au pire Genesis, moi je suis plus branché ska et B-52's. Taxi Girl s'inscrit dans cette lignée-là. Une sorte de new wave un peu branchouille. Longtemps dans les fêtes anniversaires et consorts, j'attendrai la série new wave avec Blondie, B-52's et, Taxi Girl pour danser.

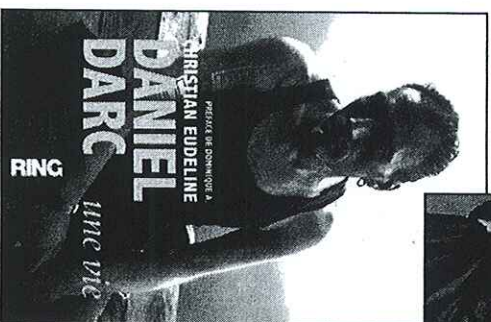
Te rappelles-tu du déclic, en l'occurrence de la toute première phrase de Daniel, via Taxi Girl, t'ayant, je dirais, bouleversé ?

P. M. : « Mannequin derrière la vitrine / Attends tout seul ce soir. » C'est sublime, non ? Ça résume le sentiment de tout adolescent. Et aussi sur leur dernier simple : « Elle est si belle qu'il est difficile / Aussi belle qu'une balle / De ne pas se pencher pour la regarder. » Là, on est en 1986, Daniel avait appris à écrire de superbes chansons sur les amours vénéneuses.

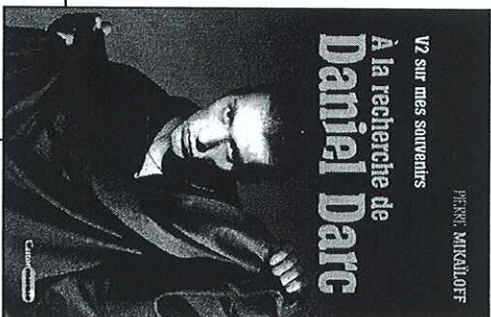
C. E. : À défaut d'avoir inventé la poudre j'en ai consommé pas mal. » c'est l'une des premières phrases qu'il avait répondues en interview que j'avais beaucoup aimé, c'est un peu plus tard, mais ça reste early. J'ai l'17-18 ans alors.

Finalement, et « Seppuku », leur unique album publié en 1981, en est la meilleure preuve, nous n'avons pas été spectateurs du groupe, mais bel et bien pris, chacun dans notre individualité, à témoin ?

P. M. : Taxi Girl était une sorte de soap opéra qui se déroulait au grand jour. Ils perdaient un membre à chaque disque, c'était une vraie hécatombe, et ne semblaient rien faire comme les autres. Ils projetaient un univers très fort, qui rebutaient certains, mais qui nous touchaient plus de la façon dont touche la littérature, que de la façon dont touche



DANIEL DARC
CHRISTIAN EUDELINE
RING



À la recherche de
Daniel Darc
PIERRE MIKAILOFF
V2 sur mes souvenirs

habituellement un groupe de rock. Taxi Girl impliquait son public d'une manière très particulière. C'était une sorte de club. C. E. : Alors spectateur, je l'ai été, je vais voir Taxi Girl plusieurs fois en concerts dont ce Casino de Paris, en mai 1982, la date m'échappe de mémoire. Mon frangin est en première partie, il y a un grand con à côté de moi qui hurle : ta gueule Eudeline ! Je m'en souviendrais toute ma vie je crois. Et puis il y a ce côté rock auquel je ne m'attends pas, ils

représentent les Stooges que je viens de découvrir. Ils descendent l'escalier du Casino. Laurent était déchaîné, c'était très impressionnant. Et donc je fais partie de ceux qui vont voir les quelques apparitions du groupe, quand je peux. Je ne pense pas qu'il y ait (de ma part) de réflexion à ce moment-là sur la portée ou plutôt la noirceur des textes, il y a juste un premier degré, une adhésion plénière. Parce que ça ne correspond à rien d'autre. C'est quoi les autres groupes que j'écoute alors ? Ici Paris, Bijou, Cramps, Clash, Specials...

Taxi Girl réduit en duo, de 1984 à 1986, n'était-ce pas finalement plus le groupe de Mirwais que celui de Daniel ?

P. M. : Non, je ne crois pas. Car quand Daniel n'a plus aimé l'orientation musicale de Mirwais, il a fait en sorte que l'aventure s'arrête. Les maxi « Nous sommes jeunes, nous sommes fiers » et « Paris » sont 100 % Daniel + Mirwais. Tu ne fais pas ce genre de disques si tu ne partages pas la même vision de la musique avec ton associé. Sur « Aussi belle qu'une balle », il est probable que Mirwais et Alexis (qui les avait

managés au début, avait été viré, puis rappelé) ont poussé dans un sens plus dance, plus pop. C. E. : Bah non, parce que la musique que Mirwais livre postérieurement, Juliette et les Indépendants

par exemple ou Madonna ou ses trucs solo, c'est pas très Taxi Girl à mon avis. Et puis les textes sur les pochettes, les paroles, le chanteur c'était Daniel. Mirwaïs est resté toujours vauchement derrière, il n'y a qu'avec le documentaire télé de 1984 « Un enfant peut en cacher un autre » que je découvrirais la complicité et l'apport de Mirwaïs. Avant je ne m'en rendais pas compte.

Comment analyses-tu le fait que cinq auteurs se soient penchés sur la vie de Daniel, depuis sa disparition, qui plus est en si peu de temps ? Y a-t-il un risque de saturation ou bien penses-tu que d'autres projets biographiques sont encore viables ?

P. M. : Je pense que sa disparition a touché beaucoup de gens, et que ceux qui écrivent sur Daniel ne le font pas pour vendre des caisses de livres, mais pour mettre en valeur un personnage



Taxi Girl 1982

pour Daniel, car je le côtoyais depuis presque trente ans, et notais des trucs depuis trente ans, je m'étais dit qu'un jour je raconterais son histoire, qui croise un peu la mienne. Du moins des moments de ma vie. Il est mort je me suis dit : C'est maintenant ou jamais. J'étais en langues O et je vois Daniel, à l'époque je me disais : mais c'est pas possible. Bon des trucs comme ça. Après on n'oblige personne à acheter ces livres, on peut aussi se les prêter. Je pense qu'il y en aura d'autres. Viable, ça veut dire quoi ? Combien il y a de livres sur Johnny ou les Beatles, sur les Cramps ou les Ramones ? J'en connais qui écrivent sur Bijou et Lili Drop... Je prépare une bio enquête sur Alain Kan, si il y a une histoire, il y a sujet.

Un biopic. On peut parfaitement s'y attendre, un jour. Quel acteur serait, selon toi, à même d'endosser le rôle de Daniel ?

P. M. : Hou, là ! Non, pitié ! Je n'espère pas. Je n'aime pas trop les biopics. On il faudrait que ce soit réalisé avec des gros moyens. J'ai bien aimé Runaways et le biopic sur Hilary Kristal, mais hormis ces rares exemples, c'est souvent pathétique. Le Gainsbourg, par exemple... Quelle catastrophe ! Pour incarner Daniel, il faudrait un danseur peut-être. Un mec fort, mais souple... Peut-être un boxeur, poids léger.

C. E. : Sans hésitation : Denis Lavant.

La chanson la plus représentative de Daniel ? Si tu ne pouvais en emporter qu'une, ce serait laquelle ? Idem pour Taxi Girl, quel serait ton choix ?

P. M. : Je dirais « Je suis déjà parti », parce que Daniel y aborde son thème de prédilection : la rupture. Pour Taxi Girl, je choisirais « Cherchez le garçon ». À ce stade, on sent que ces mecs ont un énorme potentiel. Ils sont bons sur scène, ils pondent des putains de chansons, et s'ils ne merdent pas, ils iront très loin. Mais, comme on le sait, ça a vite dérapé.

C. E. : Taxi Girl « Je suis déjà parti », j'adopte cette chanson. Daniel Darc « Je me souviens je me rappelle ».

Est-ce que Daniel, sans y faire forcément référence, t'a influencé d'une façon ou d'une autre dans ton écriture, ou à un autre stade, d'une tout autre manière ?

P. M. : Je pense à ce truc, par rapport à Donald Westlake. Un jour, on était chez lui et il me sort : « Je ne regrette pas d'avoir lu des auteurs de polars, à une époque, c'était utile pour moi. Mais j'ai perdu trop de temps à lire Westlake. » J'étais abasourdi, parce que j'adorais Westlake. Depuis, je n'ai plus jamais ouvert un de ses livres. Mais je n'ai pas parfaitement saisi ce qu'il voulait dire par là. Et depuis, sa phrase continue de résonner et de m'intriguer.

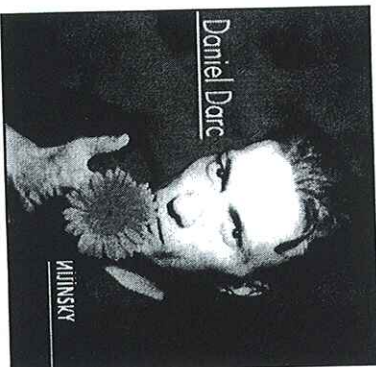
C. E. : Non.

Quelle est la question que tu aimerais lui poser, la première qui te vient à l'esprit, à cet instant même, si tu le croisais ?

P. M. : Avec ce que j'ai dit avant, la réponse est évidente : « dans quel sens la lecture de Westlake est devenue une perte de temps que celle de Chandler ou Hammett ? »

Nous, les enfants de Daniel « Taxi Girl » Rozoum, Darc de son nom de scène...

Avant Taxi Girl, la terre était vierge. Elle l'était dans le sens où nous étions jeunes, fiers de l'être, et où nous ne savions pas encore ce que nous allions vivre, escomptant que cet instinct rock nous montre la voie à suivre. En ce temps-là, à cette époque charnière de l'éclatant *Do It Yourself* entonné par la vague punk de 1977, la musique avait le pouvoir de transcender et dans le fait que l'on nous servait, à de rares exceptions, une soupe transparente, qui plus est sur une table bien propre, là où nous attendions que l'on nous propulse de l'autre côté du miroir, assurément mais, bien vindicatif, et que tout individu en quête de soi ne saurait ignorer. De Taxi Girl, de ces premiers brûlots disséminés dans les deux premiers maxi expurgés en 1979 et en 1980 (*Mamequin* et *Cherchez le garçon*), nous retenions instantanément les sonorités de Laurent Sinclair, ainsi que la voix fluette d'un certain Daniel Rozoum, oubliés par la longueur des mois à sa bouche. Taxi Girl s'avérait finalement bien plus rock que la plupart de ces héros tentant alors résolument de nous apaiser. D'autant plus qu'il s'agitait l'ambiguïté – à commencer par ce garçon, double de soi, refain dument plaqué dans nos crânes, dont nous l'avions nous mettre en quête –, ce que toute jeunesse digne de ce nom porte éminemment en soi. Il y a donc eu les enfants du Velvet. Il y aura donc les enfants de Taxi Girl, devenus par extension les enfants de Daniel. Parce que. Quand celui-ci poursuis sa route et nous redonne enfin signe de vie, en 1994, en nous livrant son *Nijinsky* de route beauté, que nous étions bien peu à écouter, j'ai tout de suite su qu'un jour ou l'autre, le noir finirait par éclater, le noir de Daniel, lui-même un enfant de la Beat Generation, car nous sommes tous, littérairement parlant, un enfant de quelqu'un. Et son *Crève-cœur*, dix ans plus tard, nous donnera raison à nous, les enfants de Daniel. Qu'il fasse ainsi partie de cette frange d'artiste ayant lui-même « des enfants de », constitue certainement la preuve irréfutable de son importance ; et sa plus belle réussite, en somme. En mai dernier, un hommage lui a été rendu, au Jane Club, à Paris. J'y étais. Aussi ému par les artistes se succédant sur la petite scène que par le public présent, tous enfants de Daniel dont ce soit-là, je me suis senti infiniment proche, pressentant que nous avions tous bel et bien quelque chose d'humainement universel, en commun. (J.-F. J)



Interview Jean-François Jacq,
Photos Taxi Girl (Riom, 20 Mai 1982)
Fabrice Riboire.
Ci-dessous
CD promo 4 titres Nijinsky (1994).

C. E. : « Quand est-ce qu'on se voit ? » C'est la dernière question qu'on s'est posée mi-décembre 2012, et puisque qu'on a deviné que Noël allait débouler avec la nouvelle année on s'est embrassé et dit à l'année prochaine. C'était la dernière fois que je le voyais. C'est la seule chose que j'aimerais lui demander : « Daniel quand est-ce qu'on va boire un coup ? »